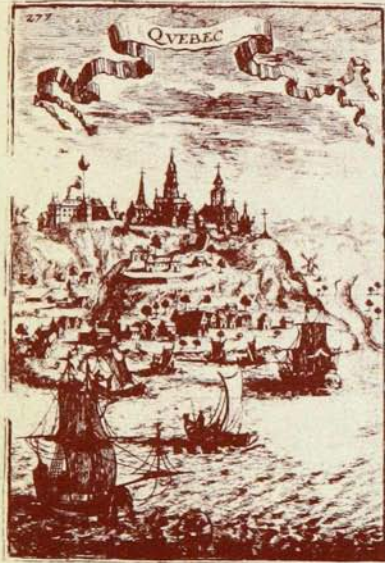


922.2714

A1s

1930



Bibliothèque Nationale du Québec

« Allez en mission, mes filles, ramasser
les gouttes du Sang précieux de Jésus
qui se perdent. »

MARGUERITE BOURGEOYS

NOS PREMIÈRES MISSIONNAIRES

- I Marie de l'Incarnation
- II Catherine de Saint-Augustin
- III Jeanne Mance
- IV Marguerite Bourgeoys

BUREAU MARGUERITE BOURGEOYS - C. N.-D.

3040 OUEST - RUE SHERBROOKE

MONTREAL, CANADA

1930

BV
3703
S35

Nos premières missionnaires

LA religieuse missionnaire, aujourd'hui, elle est légion. On la rencontre chez les Esquimaux du pôle, dans les léproseries de la Chine, parmi les sables de l'Afrique, au fond des jungles de l'Inde. Elle est partout.

Il n'en fut pas toujours ainsi cependant. Dieu lui avait sans doute créé un modèle dès le commencement. Marie qu'il envoie vers le Précurseur, est bien la première « porteuse de la bonne nouvelle ». Madeleine que Jésus dépêche vers ses apôtres au matin de la Résurrection en est une autre.

Entre temps les saintes femmes ont servi le Christ, le suivant pas à pas pendant les années de sa vie publique. Plus tard, aux âges primitifs de l'Eglise, Paule, Eustochium et nombre d'autres grandes patriennes ont été les auxiliaires précieuses des premiers pasteurs. Mais, à mesure que les siècles se déroulent, l'action de la femme chrétienne va se cachant, se dérobant jusqu'à ce qu'enfin elle se voile complètement derrière l'impénétrable grille des cloîtres.

Ce n'est qu'au dix-septième siècle que le zèle du salut des âmes force la porte des monastères à s'ouvrir. La France donne alors à l'Eglise cette sainte

nouveauté: la femme-apôtre, et les rivages du Canada la reçoivent.

C'est donc chez nous que s'inaugure l'apostolat féminin. Les Ursulines, les Hospitalières, Jeanne Mance, Marguerite Bourgeoys, les mères spirituelles de notre patrie, sont vraiment les premières femmes apôtres du monde.

Or comme elles devaient servir de modèle à des générations, à d'innombrables phalanges d'apôtres, le Seigneur voulut illustrer en elles tous les genres d'apostolat qu'il avait lui-même révélés à la terre par sa vie cachée, sa vie publique et sa mort sur la croix: l'apostolat de la prière, de la souffrance, de l'exemple et de la parole.

Chacune a, sans contredit, et héroïquement excellé en tous les genres. Bien d'autres avant ce jour l'ont prouvé. Il n'en reste pas moins vrai que ces vies, harmonieusement saintes, ont eu leur dominante. Ce quelque chose qui a fait, par exemple, surnommer Marie de l'Incarnation la Thérèse de la Nouvelle-France et qui a permis au saint Pape Pie X de comparer Marguerite Bourgeoys à saint Paul. C'est ce que je voudrais faire ressortir ici.

Tout apôtre est un éclaireur. Mais si l'on compare la Vénérable Ursuline à une étoile dans le ciel de la contemplation, Catherine-de-Saint-Augustin à un cierge qui se consume sur les autels de l'immolation, il faudra assimiler Jeanne Mance à la veilleuse brûlant près des lits de souffrance, et Marguerite Bourgeoys au flambeau qu'on promène à travers les ténèbres.

MARIE DE L'INCARNATION

Marie de l'Incarnation vient la première et paraît choisie pour faire éclater dans toute sa puissance la valeur apostolique de la prière.

C'est une mystique insigne. Raconter sa vie, c'est énumérer les ascensions de son âme vers les sommets de la vie spirituelle. Accédant un jour au désir de son fils, Dom Claude Martin, la Vénérable Mère, résume les phases de son existence. Elle ne peut les lui présenter que comme autant d'états d'oraison et ne leur donne pas d'autres titres. C'est une mystique insigne et c'est la nôtre. Comme le ciel a donné Catherine-de-Sienne à l'Italie, Gertrude à l'Allemagne, Thérèse à l'Espagne, Marguerite-Marie à la France, il donne Marie de l'Incarnation au Canada.

Elle-même reconnaît, par une lumière spéciale, que les communications célestes ne lui ont été accordées qu'en vue de sa mission. Sa vie est l'épisode le plus merveilleux de la grande épopée canadienne.

Née à Tours en 1599, l'illustre Ursuline ne vint à Québec qu'en 1639. Pourtant dès 1633, Dieu lui fait pressentir sa mission. En songe, elle voit la Vierge Marie et son divin Fils; elle parcourt en compagnie d'une dame inconnue de vastes pays voilés d'épaisses brumes. Notre-Dame lui donne un baiser et allume en elle une flamme de zèle incomparable.

Dès ce moment, elle se mit à la recherche des âmes rachetées par le sang du Fils de Dieu. On l'entend répéter que « prier et souffrir » est tout ce que l'on

peut faire en ce monde pour obliger les Eglises triomphante, militante et souffrante.

« Mon corps, disait-elle encore, était dans le cloître, mais mon esprit, qui était lié à celui de Jésus, n'y pouvait demeurer enfermé. Je parcourais de cœur toute la terre habitable où il y avait des âmes tenues captives par le démon. » Elle aurait désiré se faire entendre jusqu'aux extrémités de la terre, pour que son divin Epoux soit connu et aimé, pour que son règne arrive.

Marie de l'Incarnation pousse nuit et jour de saints gémissements devant l'Eternel. Elle a pris sur ses épaules le fardeau des âmes qu'elle veut sauver. Le temps de l'oraison lui devient un laborieux travail. Elle se consume, se dépense, épuise tellement ses forces, même corporelles, que ses supérieures doivent lui commander de faire diversion à cette obsédante entreprise. Elle veut obéir, mais tous ses efforts sont inutiles.

C'est alors que le Père céleste, prenant en pitié cette martyre de son zèle, daigne lui révéler le moyen infaillible qui attirera sur le monde la miséricorde et le pardon. Dieu semble n'y pouvoir plus tenir, et avançant de quarante ans l'heure des révélations de Paray-le-Monial, il laisse pénétrer un rayon divin dans l'âme de sa servante. Elle entend cette parole merveilleuse: « Demande-moi par le Cœur de Jésus, mon très aimable Fils, c'est par Lui que je t'exaucerai. »

En même temps l'âme de Marie se trouve en communication très intime avec le Sacré-Cœur qui lui fait produire, dit-elle, des choses admirables touchant le règne de Jésus-Christ.

Elle ignore l'existence de la Nouvelle-France et va même jusqu'à croire que le mot Canada n'est qu'un épouvantail pour effrayer les enfants. Jamais elle n'eût songé que Notre-Seigneur la voulut corporellement dans un pays étranger, étant religieuse et cloîtrée.

Il faut que l'extase l'enlève encore une fois et la transporte au même vaste pays qu'elle a déjà aperçu. Le Seigneur lui dit clairement alors: « Ma fille, c'est le Canada que je t'ai fait voir, il faut que tu ailles y élever une maison à Jésus et à Marie. »

C'est l'orientation définitive. Marie ne vivra plus en esprit que parmi les Hurons, y accompagnant pas à pas les ouvriers de l'Évangile. Elle ne se leste pas du fardeau qu'elle a accepté, seulement elle le connaît. Elle porte désormais dans son cœur les petites sauvagesses d'Amérique et déclare les aimer ardemment.

Pendant ce temps Dieu dispose les esprits et les événements en dehors du monastère.

Marie a été mise en rapport avec un religieux de la Compagnie de Jésus, puis avec un autre. On veut croire à cette vocation extraordinaire; on approuve les désirs de l'ardente Ursuline, on attise la flamme de son zèle par les merveilleuses « Relations »; mais il semble impossible de réaliser son projet. Amener des

Ursulines à Québec sans leur avoir assuré des moyens d'existence, on s'y refuse absolument, tant la chose paraît insensée.

L'humble apôtre du Sacré-Cœur se concentre donc plus que jamais en son mystique labeur. L'Époux se charge lui-même de préparer les voies à son épouse.

C'est ici que Madame de la Peltrie entre en scène. Jeune, riche, maîtresse d'elle-même, elle est puissamment sollicitée de se consacrer aux œuvres de la Nouvelle-France. Sa famille s'oppose à ce dessein, multiplie les difficultés, lui suscite mille embarras, la persécute même. Une maladie grave la met ensuite aux portes du tombeau. Tout semble désespéré. C'est l'heure du bon Dieu. La pieuse veuve s'adresse à saint Joseph, patron du Canada, et fait vœu de fonder en ce lointain pays une maison qui portera son nom et où on instruira les filles sauvages. La guérison ne se fait pas attendre, l'exécution de la pieuse promesse, pas davantage.

Par l'entremise de M. de Bernières et du père Poncet, jésuite, la future fondatrice est bientôt mise en rapport avec le monastère de Tours.

Les supérieurs approuvent le projet et adjoignent à la Mère Marie de l'Incarnation une autre religieuse d'un rare mérite, Mère Marie-de-Saint-Joseph.

Au comble de ses vœux, Madame de la Peltrie, admirablement secondée par le saint homme de Caen, monsieur de Bernières-Louvigny, prépare tout pour son départ et celui des Ursulines.

Les soucis temporels ne doivent pas retomber sur Marie de l'Incarnation que le Seigneur occupe sans relâche à son œuvre. Tout ce qui doit lui arriver au Canada lui est représenté avec une grande netteté.

Elle voit des croix sans fin. Il lui est révélé que l'Eglise naissante du Canada n'est composée que de personnes attachées à la croix. La place qu'elle occupera parmi ces crucifiés lui est montrée. En proie à un abandonnement très douloureux de la part de Dieu et des créatures, elle comprend qu'elle va entrer dans une vie cachée et inconnue.

La prière, voilà l'outil de choix que le ciel met entre les mains de Marie de l'Incarnation. Dans les plans divins elle est appelée à honorer et à imiter surtout l'apostolat de Nazareth, la vie cachée du Sauveur.

Le dernier historien de la Vénérable Mère, le docte Dom Jamet le soulignait en une occasion comme celle-ci : « A Québec, disait-il, Marie de l'Incarnation s'est confinée dans sa clôture. Son existence est cachée et presque sans dates. »

C'est par l'intensité de sa vie intérieure qu'elle brille dans l'histoire religieuse de son siècle au point d'en devenir une des figures les plus caractéristiques.

La regardant partir pour le Canada, un religieux très éclairé dans les voies de la spiritualité s'écriait : « La France ne soupçonne pas la perte qu'elle fait en perdant la Mère de l'Incarnation. Si l'on savait sa sainteté et combien *sa prière est puissante auprès de Dieu*, il n'y a personne qui ne s'opposât à sa sortie et ne fit son possible pour la retenir!

C'est encore par sa vie d'oraison que l'incomparable Apôtre rayonnera dans le nouveau monde, de Québec jusqu'aux dernières limites des missions. Elle se mêlera à tout comme la lumière qui tombe d'en haut, mais elle ne quitte jamais son inaccessible retraite.

Sa principale occupation, elle l'avoue à son fils, c'est de s'offrir en continuelle hostie au Père Eternel sur le Cœur de son Fils bien-aimé. Elle endure des angoisses intérieures indescriptibles, des afflictions inexprimables pour ses néophytes. Elle en vient à se voir comme dépouillée de tous les dons de la grâce, de tous les talents extérieurs et intérieurs que le Seigneur lui avait départis.

Ce que nous faisons, mon bon fils, est vu de Dieu et non pas des hommes, dit-elle. Notre clôture couvre tout et il est difficile de parler de ce qu'on ne voit pas. Elle lui assure encore qu'il peut dans sa solitude faire autant pour étendre le règne du Christ que s'il était actuellement employé par l'exercice du ministère.

Marie de l'Incarnation envie parfois les saintes femmes qui accompagnaient le Sauveur et les apôtres. Elle aurait faim et soif des privations qu'endurent les ouvriers évangéliques; elle ambitionne même le martyre, mais ce ne sont que des soupirs qu'elle laisse échapper. Vite elle se reprend. Notre-Seigneur lui a si bien fait comprendre qu'elle est incorporée à cette nouvelle Eglise, qu'elle est sûre d'avoir sa part dans les nobles conquêtes des héros de l'Évangile. Elle

prie sans cesse et mendie des prières pour ses chers sauvages. « Il ne se faut point lasser dans une affaire si importante, écrivait-elle en France. Il faut toujours crier et importuner le ciel jusqu'à ce qu'il nous ait accordé un bon nombre de ces pauvres âmes détachées du royaume de son Fils. »

D'ailleurs cette vie de retraite et de prière qui paraissait devoir rester à peu près stérile fut miraculeusement féconde en œuvres durables.

« Plus on s'approche de Dieu, plus on voit clair dans les affaires temporelles », avait coutume de dire la Vénérable Mère.

Aussi sans détacher son regard des yeux de son Bien-Aimé, sans interrompre sa contemplation, elle assure l'avenir du fils unique qu'elle semble abandonner. En même temps elle le conduit aux sommets de la vie religieuse.

Contrairement à toutes les prévisions, la retraite et les grilles attirent et fascinent les sauvages. Ils viennent de loin, de partout, pour voir les vierges de Jésus-Christ. Volontiers ils se laissent instruire. Le reflet du divin qui reste sur le visage de Marie de l'Incarnation après ses longues extases, exerce une attraction sur ces pauvres enfants des bois. Quand ils la quittent, c'est pour aller porter son nom de tribu en tribu.

Ils s'étonnent d'entendre cette femme de France parlant leur langue avec une facilité extraordinaire. Cette langue elle est pourtant hérissée de difficultés.

Marie de l'Incarnation avoue que l'étudier par règles et par méthode lui est extrêmement douloureux. C'est au point que des pierres semblent lui rouler dans la tête.

Alors elle se replonge dans l'oraison et c'est Notre-Seigneur lui-même qui lui fait entendre et parler l'Algonquin en très peu de temps. Cette étude lui devient même une source de consolations qui élèvent son esprit plus que les plus sublimes lectures.

Elle traite de toutes ses affaires avec ce grand Ami du tabernacle et les miracles se multiplient sur sa route comme le pain entre ses mains aux jours de famine.

Miracle continu, en effet, que ces années vécues au « petit Louvre » de la Basse-Ville, alors que deux pièces, dont l'une mesure 16 pieds carrés, servent d'église, de monastère, d'école, de parloir, voire même d'hôpital en temps d'épidémie!

Miracle encore que la construction du premier monastère de la Haute-Ville au moment même où la fondatrice retire ses services et ses secours!

Miracle plus grand que la reconstruction du couvent après l'incendie de 1650!

Miracle toujours que la conservation de ces murs élevés par la Vénérable Mère, malgré les ravages du feu en 1686 et les assauts répétés du temps!

Prodige que l'héroïsme de Marie de l'Incarnation consentant à ne jamais revoir son fils en ce monde!

Prodige que la générosité de cette âme qui n'aspire qu'à la rencontre éternelle avec son Dieu, et cependant

s'offre à supporter la vie en patience jusqu'au jour du jugement si pendant ce temps elle peut apprendre à quelque petite âme à servir la sainte Vierge!

Prodige à étonner les anges que ce sacrifice de la dernière heure: Marie de l'Incarnation a soixante-douze ans. Pendant 33 ans elle s'est épuisée aux durs labeurs de l'apostolat. Son corps exténué par les jeûnes, les privations, les misères de toutes sortes, ne soutient plus qu'à grandes peines les assauts de l'âme qui veut s'envoler vers la patrie.

Le ciel s'ouvre devant l'épouse du Christ, elle entrevoit les délices du repos éternel, déjà la couronne brille à ses regards et le *Nunc dimittis* est sur ses lèvres. Mais écoutez-la à ce moment où la coupe de la béatitude est pour ainsi dire entre ses mains:

« Demandez à Notre-Seigneur qu'il diffère de me donner son paradis après ma mort pour m'envoyer, aussi longtemps qu'il sera convenable à sa plus grande gloire, par tout le monde, afin de lui gagner les cœurs de tous ceux qui ne l'aiment pas et qui ne connaissent pas ses amabilités. »

Ces paroles, à elles seules, racontent l'admirable apostolat de Marie de l'Incarnation. Il y a maintenant 255 ans que la Vénérable Ursuline est retournée à son Créateur, mais elle n'a suspendu ni son labeur d'amour ni ses merveilles.

Merveille en effet que le développement de son œuvre à Québec. Il y a loin du Séminaire de la Basse-Ville au vaste monastère qui abrite aujourd'hui plus de cent religieuses et au-delà de 500 élèves.

Merveille que la vitalité des rameaux détachés du tronc vénérable: Trois-Rivières, Roberval, Stanstead, Mérici, Rimouski et Gaspé avec leurs florissants pensionnats, leurs écoles normales, ménagères et paroissiales.

Merveille que le bien opéré dans les âmes et dans la société par les générations de jeunes filles chrétiennes formées aux Ursulines.

Ici, je m'arrête un instant pour saluer un des plus beaux rejetons du monastère de Québec. Je veux parler de l'Institut des sœurs de la Charité fondé par la Vénérable Mère d'Youville..

En effet, c'est dans l'atmosphère sanctifiée de ce cloître béni que Marguerite du Frost de la Jemmerais puisa la science et la vertu qui firent d'elle une fondatrice illustre.

Et nos sœurs Grises, ces admirables pionnières des missions de l'Ouest canadien, les plus dures du monde entier, nos sœurs Grises dont on admire à l'envi les œuvres multiples et l'héroïque dévouement, sont à vrai dire petites filles des Ursulines de Québec.

Voilà donc le secret de cette immortalité dont jouit parmi le peuple canadien la mémoire de Marie-de-l'Incarnation, de cette femme qui ne franchit jamais le seuil de son cloître et ne parcourut notre pays que sur les ailes de sa prière.

Marie de l'Incarnation passe mettant en relief la valeur apostolique de la prière et de la vie cachée. Le Seigneur donne ensuite au Canada cette autre femme précieuse: Jeanne Mance.

JEANNE MANCE

A elle la noble mission d'honorer chez nous d'une façon singulière la vie publique du Sauveur. A elle d'aplanir les voies, de préparer les âmes à la semence évangélique. A elle de faire les gestes qui ouvrent les cœurs à la confiance pour les gagner à la vérité.

Elle sait comment le Christ a procédé. Il a mangé le pain de l'aumône n'ayant pas une pierre pour reposer sa tête; il a été doux, humble, souffrant, il a pardonné, il a guéri, il a pleuré avant de clamer sur la Montagne: Bienheureux les pauvres, les pacifiques, les miséricordieux, les persécutés.

Jeanne commencera donc par prêcher aux yeux de l'enfant des bois la religion du Dieu de charité. Elle en traduira les préceptes en actes, afin de les rendre plus proches et plus aimables.

Aller au-devant de toutes les misères humaines, se pencher vers toutes les souffrances, soulager toutes les infortunes, s'employer à guérir tous les maux, ce sera là l'héroïque programme de l'admirable fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal.

Inutile d'ajouter que le ciel l'y avait préparée en la comblant de grâces singulières. Jeanne Mance naît à Nogent-le-Roi en 1606. A sept ans elle voue à Dieu sa virginité et s'adonne déjà dans un âge aussi tendre aux plus saintes pratiques de la vie parfaite.

En 1640 la mort, en lui enlevant son père, brise le dernier de ses liens naturels et la laisse maîtresse de ses actions.

Les desseins divins lui sont alors clairement manifestés. D'abord par la voix d'un sage directeur, ensuite par des touches puissantes de la grâce.

L'esprit de Dieu est sur elle et les anges dirigent tous ses pas. Le père de Saint-Jure, jésuite, puis le père Rapin, récollet, étudient et reconnaissent sa vocation. Les deux l'encouragent à partir pour le Canada. Le dernier lui assure même la puissante protection d'une dame de qualité, Madame de Bullion, dont seule la modestie surpasse la générosité.

Les plus hautes personnalités de la cour s'intéressent au projet de Jeanne; la reine mère, Anne-d'Autriche, désire la voir et promet de l'assister.

Tout, jusqu'aux éléments, semble s'incliner devant cette vaillante. Partie de la Rochelle au printemps de 1641, en même temps que Monsieur de Maisonneuve mais sur un navire différent, elle arrive heureusement à Québec plusieurs semaines avant le gouverneur qui, lui, a essuyé en mer de furieuses tempêtes.

Elle doit passer l'hiver dans la capitale. Elle n'y rencontre que des sympathies. Madame de la Peltrie devient même son intime amie. Il est tout naturel qu'on veuille la retenir et l'empêcher de poursuivre son premier projet. Tous les efforts sont inutiles cependant, et le 8 mai 1642, Jeanne Mance arrive à Ville-Marie.

Le nouvel établissement voué à la sainte Vierge devait plus que tout autre exciter la rage de l'enfer et être en butte aux tracasseries meurtrières des Iroquois.

En effet dès que ces barbares se rendent compte que l'Île est habitée par des blancs, ils ouvrent une guerre acharnée.

Jeanne Mance a bientôt hélas! des blessés à panser et des malades à soigner. En toute hâte on construit l'Hôtel-Dieu, bâtiment en bois de soixante pieds de longueur sur vingt-quatre de largeur. Il n'est pas plus tôt achevé que chaque recoin en est occupé.

Jour et nuit la charitable hospitalière est sur pied, se dépensant au chevet des malades, compatissante, attentive, maternelle. On la sent à l'affût non seulement de toutes les souffrances mais encore de toutes les nécessités de la Colonie.

Apprend-elle par exemple, que la compagnie des Cent-Associés faiblit et menace même de s'éteindre? Elle n'hésite pas un instant, elle reprend la mer, se rend à Paris et ne se donne plus de repos qu'elle n'ait rencontré et éclairé chacun des intéressés sur le véritable état de la Colonie.

A force de démarches, elle réussit à faire réorganiser la Compagnie de Montréal.

De retour au Canada, elle constate les ravages que font les Iroquois et la faiblesse de la résistance qu'on peut opposer à leur cruauté. Le gouverneur lui-même est sur le point de perdre courage. Elle lui persuade alors de passer en France et d'y lever une recrue. Mais il est si peu sûr d'avoir les ressources nécessaires!

Elle a alors un élan sublime, qui lui coûtera plus tard des larmes de sang. L'Hôtel-Dieu possède 22,000

livres. Ce sont les deniers de la fondation. Jeanne Mance les cède. Par un ingénieux procédé, elle fait approuver ce geste par sa bienfaitrice qui, sans se trahir, y ajoute encore 20,000 livres. Avec ce secours Maisonneuve peut faire une levée de cent hommes pour la Colonie. Peu importe alors que dans la suite on inquiète la vaillante, qu'on l'accuse d'avoir mal géré les affaires de l'Hôtel-Dieu, qu'on réclame cet argent. . . , peu importe qu'on la peine, qu'on l'afflige pendant des années à ce sujet! Femme, elle pleure. . . Française elle serait prête à recommencer!

Il est donc vrai de dire que Jeanne Mance par son désintéressement héroïque a sauvé Ville-Marie de la ruine. Par sa géniale charité ne s'en est-elle pas faite vraiment la petite sainte Geneviève?

Ce n'est pas assez encore pour son dévouement et son zèle éclairé. La tâche glorieuse qu'elle poursuit, elle existera demain, toujours. Les pauvres et les souffrants ne disparaîtront jamais de la terre. Mais l'hospitallerie s'use, elle vieillit, elle s'éteint. Il faut d'autres mains pour continuer le saint labeur, d'autres cœurs de vierges pour aimer les malheureux.

Tous ses efforts tendent dès lors à obtenir pour la colonie naissante deux de ses impérissables gloires et de ses plus fermes appuis: les prêtres de la vénérable Compagnie de Saint-Sulpice et les religieuses hospitalières de Saint-Joseph.

Et la voilà de nouveau en France. Ce n'est plus comme aux premiers jours, hélas! Les difficultés se

multpillient, elles sont inouïes. Jeanne Mance triomphe encore une fois cependant et elle revient à Montréal avec ces trésors de sainteté qui se nomment: la Mère de Brésolles, les sœurs Macé et Maillet.

C'est vraiment à cette heure que, voyant la pauvreté de cette petite troupe de vierges, leur patience dans l'épreuve, leur esprit de pénitence, leur assiduité au travail, l'amour qu'elles témoignent à leurs féroces ennemis des Iroquois, tous sont portés à aimer et à servir un Dieu qui inspire de si admirables vertus.

Rien, sinon l'étable de Bethléem ouverte à tous les vents, ne donne une idée juste du misérable état de l'Hôtel-Dieu à cette époque. C'était un apprentis de planches mal jointes qui laissait entrer la neige par 200 fentes à la fois. On y souffrait le martyre du froid qui transperce les chairs et glace les os.

Et le martyre de la faim qui brûle et tenaille! Pour l'apaiser, l'on n'avait qu'un pain plus dur que la pierre pendant les jours d'hiver, quelques légumes cuits dans l'eau et, de temps en temps, les jours de fête, un morceau de lard ou de poisson salé.

Et le martyre du dénûment le plus absolu! Des vêtements si rapiécés que l'étoffe originale ne s'en pouvait discerner, des lits si pauvres qu'ils ne se composaient le plus souvent que d'une planche et d'une couverture.

Et enfin le martyre d'un travail incessant! Soignant les malades, inventant des remèdes d'une efficacité merveilleuse qui attiraient non seulement les

français mais encore les Iroquois à l'Hôtel-Dieu. Ces derniers avaient même une telle confiance en la vertu des médicaments préparés par les religieuses qu'ils surnommaient la Supérieure « Le soleil qui luit. »

Qui donc ici ne songe au divin Thaumaturge de la Galilée, ouvrant les yeux des aveugles, redressant les boîteux, ranimant les paralytiques, guérissant tous les maux pour préluder à sa prédication?

Et comme c'est aux pauvres d'abord que le royaume des cieux doit être annoncé, c'est aux pauvres que Jeanne Mance et ses héroïques compagnes consacrent leur vie. Jusqu'à sa mort en effet, survenue au mois de juin 1673, la fondatrice de l'Hôtel-Dieu conserve l'administration des biens des pauvres.

C'est à peu près tout ce que l'histoire nous dit de ses dernières années. Dieu achève de la sanctifier par de longues et cruelles maladies. Cette admirable fille meurt en odeur de sainteté après avoir *édifié* toute la colonie par ses grandes vertus.

Elle avait rempli son rôle, exercé son apostolat particulier. Pour le continuer au-delà de la tombe, pour que son souvenir soit encore une lumière conduisant les âmes au Christ, elle ordonne que son cœur soit suspendu, dans un étui d'étain, sous la veilleuse du sanctuaire dans l'église de Ville-Marie.

Après sa mort son œuvre continue de prospérer, mais c'est à l'ombre de la croix toujours. On reconstruit les bâtiments, l'incendie les détruit. On les relève une fois, deux fois pour les voir encore se réduire en cendres.

Après le feu, la famine, les épidémies et enfin la guerre entretiennent de continuelles alarmes parmi les colons, et font éclater d'une façon plus saisissante la patience et l'admirable charité des hospitalières. Leur vertu fait des conquêtes même parmi les hérétiques.

Leur exemple entraîne à la suite du Sauveur un grand nombre de jeunes personnes. L'Hôtel-Dieu compte aujourd'hui 142 religieuses, 503 depuis la fondation, et une imposante phalange de gardes-malades. Ces dernières forment une association, qui, depuis plus de 25 ans, rend d'immenses services aux souffrants de l'humanité.

D'autres flammes encore ont emprunté la vie à la veilleuse de Ville-Marie. L'esprit de Jeanne Mance et des premières hospitalières de Saint-Joseph se perpétue en treize maisons fondées en neuf diocèses du Canada et des Etats-Unis.

Quant au nombre de malheureux secourus, de malades ramenés à la santé, d'âmes orientées vers Dieu, de mourants assistés depuis les jours de Jeanne Mance, seuls les anges sauraient nous le révéler et en parler dignement. Qu'il suffise d'ajouter que le monastère de Montréal a, à lui seul, hospitalisé 468,509 malades depuis l'année 1759.

CATHERINE DE SAINT-AUGUSTIN

Trois ans avant la fondation de Montréal, des hospitalières venues de Dieppe, les Mères Saint-Ignace, Saint-Bernard et Saint-Bonaventure avaient ouvert un hôpital à Québec. Ces religieuses appartenaient à la Congrégation des Augustines de la Miséricorde de Jésus. Le nouveau monastère était dédié à la mort et au Précieux Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'illustre fondatrice, la duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal Richelieu, l'avait expressément stipulé.

Toutes les largesses de la pieuse dame sont à cette condition : que les religieuses s'emploieront au service des pauvres avec l'intention de procurer le salut des peuples barbares du Canada comme aussi celui du grand ministre et de sa nièce. Les sœurs devront même s'obliger à faire demander cette grâce par les sauvages qu'elles assisteront à la mort.

Tout ceci laisse déjà pressentir quel sera le rôle spécial de l'Hôtel-Dieu de Québec au début de notre histoire. Il faut tout de même chercher en France, dans la Normandie, la victime de choix que le Seigneur prépare pour cet autel déjà précieux. En effet, c'est à Saint-Sauveur-le-Vicomte, que cette créature d'élite, Catherine-de-Saint-Augustin, vit le jour.

C'était le 3 mai 1632. Les Anglais venaient de rendre le Canada à la France et c'était le jour de l'Invention de la Sainte-Croix. Le distingué biographe de Catherine, le révérend Père Hudon, jésuite, si-

gnale cette coïncidence qui semble marquer l'objet et le mode de l'apostolat réservé par la divine miséricorde à cette âme prédestinée.

Cet apostolat par la croix, le Fils de Dieu lui-même nous en a montré la nécessité et l'efficacité. Le christianisme né de la croix au Calvaire, ne s'implante et ne fleurit nulle part qu'à l'ombre de la croix.

Il fallait le labeur, les sueurs et le sang des martyrs pour amollir cette terre du Canada durcie par des siècles et des siècles de paganisme. Il fallait aussi les larmes et les souffrances de quelque pure victime pour expier les péchés des malheureux chrétiens qui entravaient la marche en avant des apôtres.

L'opportunité de cet apostolat en ces débuts de l'Eglise canadienne est évident, et l'on voit avec quel soin Catherine y est préparée. Dès l'âge de trois ans on la trouve uniquement occupée de connaître ce que le bon Dieu veut d'elle, ce qui peut davantage lui plaire, pour ensuite l'accomplir avec une ardeur incroyable.

Le Seigneur la guide visiblement; il la met à l'école des saints, saints de la terre et saints du ciel. La sainte Vierge elle-même daigne la favoriser de sa maternelle direction. A dix ans, Catherine, signe de son sang un acte par laquelle elle se donne à cette divine Mère. Cet acte est si beau qu'on y devine une assistance particulière d'En-haut.

D'éminents religieux de la Compagnie de Jésus la dirigent. Saint Jean-Eudes prédit sa vocation en at-

tendant que du ciel Saint Jean de Brébœuf l'assiste visiblement de ses conseils et de ses exhortations.

Mais cette vocation extraordinaire, le monde la met en péril. Oh! un instant seulement, puisque à douze ans, mademoiselle de Longpré est au noviciat de Bayeux.

Là on éprouve naturellement la résolution d'une aussi jeune novice. Rien ne l'ébranle: « Faites moi ce que vous voudrez, dit-elle à sa maîtresse, je ne sortirai point d'ici si ce n'est pour aller en Canada. »

C'est que, tout ce qu'elle entend dire de ce « pays des croix », comme on le nomme alors, l'enflamme d'un saint désir d'aller y dépenser sa vie. — L'appel divin est même si pressant qu'elle ne saurait y résister sans être gravement infidèle.

Elle supplie ses supérieurs et ses parents, elle importune si bien le ciel qu'enfin elle est exaucée et peut faire voile pour Québec le 31 mai 1648.

Catherine met le pied sur la terre canadienne à l'heure où les bienheureux fils de saint Ignace commencent à la rougir de leur sang. C'est l'ère des martyrs qui s'ouvre. Le triomphe de la croix est proche. Il s'annonce. Mais Dieu demande encore la victime qui s'immole dans le secret du sanctuaire. Cette victime elle est là toute prête.

Déjà, on le voit, la jeune moniale de Bayeux avait compris l'appel à ce mystérieux apostolat de la souffrance. A Québec elle en reçoit bientôt la plus lumineuse des révélations.

Trois grands maux désolent la nouvelle chrétienté. Le Seigneur par des visions multipliées les révèle à sa servante; il lui laisse même pénétrer le secret des consciences. Elle voit l'impiété, l'impureté et le manque de charité qui règnent, hélas! parmi les colons et soulèvent la colère divine.

La traite de l'eau-de-vie surtout provoque un véritable débordement d'iniquités; les sauvages se portent à des excès dignes de l'enfer. Non seulement les païens refusent le baptême, mais ceux qui étaient déjà chrétiens apostasient et surpassent les autres en méchanceté.

Les trafiqueurs veulent de l'or à tout prix. Le commerce de l'eau-de-vie leur en procure à souhait. Leur sordide avarice devient donc la cause que les sauvages se livrent avec une frénésie nouvelle à leurs brutales passions. Pendant ce temps l'ambition et l'orgueil dévorent le cœur des gouvernants. Des discussions, d'interminables disputes, des rapports désavantageux, des calomnies odieuses paralysent l'effort des bons. On ne respecte pas l'autorité religieuse, on se moque même des foudres de l'Eglise. L'heure semble désespérée.

Catherine est le témoin navré de ce triste état de choses et la confidente des angoisses de Mgr de Laval.

Enfin, dans une vision mémorable, il lui est donné de voir le tribunal divin et le juste Juge irrité sur le point de frapper ses enfants rebelles.

En même temps des milliers et des milliers de démons travaillant avec une rage furieuse à la perte des

âmes lui deviennent visibles. Nuit et jour elle suit leurs néfastes agissements, compte leurs conquêtes et pleure sur leurs insolents triomphes.

C'est alors que les horreurs de l'effroyable tremblement de terre de 1663 lui sont annoncées. Saisie d'épouvante mais enflammée d'un zèle dévorant pour le salut de ses frères, Catherine s'offre alors au Seigneur. Encouragée par le père de Brébœuf, maintenant son conseiller et son soutien, elle supplie la Majesté divine outragée de décharger sur elle les coups de sa vengeance.

Elle se voue de plein gré à toutes les souffrances qu'il plaira à Dieu de lui envoyer. Elle accepte même ce tourment inouï, encore sans précédent : servir de prison à une armée de démons afin qu'ils ne puissent plus nuire aux âmes.

Son offrande est agréée. Alors une multitude de maux fondent à la fois sur la frêle victime. Pas un membre de son corps qui n'ait sa douleur propre. Pas un tourment, pas une angoisse, pas une terreur, pas une tentation qui soit épargnée à son âme. La vie de Catherine devient un long martyre, une agonie indescriptible. Les démons surtout la harcèlent nuit et jour et déchargent sur elle les coups de leur fureur.

Et cela dure vingt ans. S'il était permis de scruter les impénétrables secrets de Dieu, que de merveilles il nous serait donné de contempler ! Nous verrions alors la dette contractée par le Canada envers cette apôtre des premiers jours. Nous savons du moins que le Sei-

gneur ne se laisse pas vaincre en générosité par sa créature. Catherine n'a rien refusé, elle s'est donnée sans aucune réserve, elle a donc pu tout attendre de la munificence divine. Son attente ne pourrait pas être vaine.

Aussi quand vient le soir du 8 mai 1668, elle contemple d'un regard consolé le triomphe de la croix et murmure dans les affres de son agonie: « Tout est consommé. »

La paix est descendue sur la colonie. Ses ennemis visibles et invisibles ont été refoulés. La population grandit dans la joie et espère en l'avenir. Une pléiade d'apôtres moissonnent sur les pas des martyrs. Des fleurs de sainteté s'épanouissent à l'ombre des cloîtres, et embaument même les solitudes de la forêt vierge. La douce crucifiée, la victime généreuse de la Nouvelle-France peut enfin aller à sa récompense.

Le Canada ignore à cette heure le rôle sublime rempli par cette petite religieuse qu'il connaît à peine. Elle a su cacher ses prodigieuses immolations aux yeux de tous. Son sourire gracieux, sa douceur angélique, ses manières engageantes, la simplicité ravissante avec laquelle elle accomplissait ses devoirs d'hospitalières lui gagnaient sans doute les cœurs. Mais qui donc aurait soupçonné le drame sanglant qu'était sa vie intime? Seuls son confesseur et Mgr de Laval savaient le trésor de grâce que possédait Québec. Le saint évêque lui confiait les âmes qu'il voulait sauver à tout prix. Pressentait-il dès lors qu'elle prendrait place en para-

dis parmi les protecteurs du Canada à côté des Brébœuf, des Jogue et des Lalemant?

Quoiqu'il en soit, sa douce protection s'est maintes fois manifestée d'une façon miraculeuse. Pas plus que Thérèse, Catherine n'a délaissé son champ de labeur. On en a une preuve admirable dans le bien accompli depuis sa mort au cher Hôtel-Dieu de Québec.

Veillant sur son tombeau il restait de véritables héroïnes. L'Intendant Talon qui s'y connaît en fait de mérite, les a vite découvertes. Il leur aide puissamment. A grands frais il fait faire les canaux et procure l'agrandissement de l'Hôpital.

C'est le commencement du progrès toujours croissant d'une de nos plus belles institutions de charité.

En 1698 le monastère actuel est bâti. Il passe successivement par le feu (1755), l'extrême pauvreté et les horreurs de la guerre. Pendant 25 ans les Augustines doivent céder une aile de leur hôpital et se dépenser nuit et jour au chevet des soldats anglais.

Les œuvres des Moniales de Québec prennent un essor merveilleux dès le début du XIX^e siècle. Elles se développent constamment et se maintiennent à la hauteur des exigences modernes pour la gloire de l'Eglise et de notre société canadienne.

L'Hôtel-Dieu n'est pas seulement un hôpital pour le traitement des malades, c'est aussi le principal centre de l'enseignement clinique de l'Université Laval. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la longue liste des bienfaiteurs insignes, depuis les grandes dames de la

cour de Louis XIV jusqu'à feu l'honorable Chevalier John Sharples, pour se convaincre de la qualité des sympathies que sait inspirer l'Hôtel-Dieu.

Consulter ensuite le tableau des médecins qui s'ouvre avec le nom révérend de saint René Goupil, premier martyr de la Compagnie de Jésus en Amérique et celui de Sieur Giffard, seigneur de Beauport, c'est se rendre compte que de tous temps les meilleures célébrités médicales ont dirigé le travail des hospitalières.

Quant à l'interminable théorie des malades de tous rangs, de toutes conditions, de toutes religions et de toutes nationalités qui s'est déroulée dans leurs cloîtres, elle est impossible à scruter. Il suffit de dire que depuis 1689, au moins 171,000 pauvres êtres souffrants soignés, guéris, soulagés ou préparés à la mort chantent sur la terre ou là haut l'inlassable dévouement et la parfaite charité des dignes émules de Catherine-de-Saint-Augustin.

Les immolations discrètes de cette âme d'élite se continuent, il est certain et non plus seulement dans les trois foyers distincts de Québec, mais encore à Lévis, à Gaspé, à Chicoutimi et à Roberval. Partout l'on peut saluer encore dans chaque hospitalière une apôtre dévouée au salut de la patrie canadienne.

MARGUERITE BOURGEOYS

Maintenant vient Marguerite Bourgeoys, née à Troyes, en Champagne, le 17 avril 1620. Cette dernière arrivée détient un mandat à part, semble-t-il.

S'il est vrai de dire qu'à la France revient l'honneur d'avoir donné à l'Eglise la femme apôtre, il est évident que la gloire d'avoir inventé la sœur missionnaire, telle que nous la connaissons et l'admirons aujourd'hui, revient incontestablement à Marguerite Bourgeoys.

Elle est l'aïeule de cette famille d'âmes apostoliques, nombreuse comme les épis d'une riche moisson, qui est maintenant répandue dans tous les pays du monde.

Mais cette gloire magnifique elle a dû l'acheter par d'incessantes prières, de cruelles souffrances et des travaux héroïques.

Avant elle, on n'osait guère imaginer la religieuse sans voile, ni guimpe, le couvent sans grille ni clôture. Le saint évêque de Genève peut-être, en songeant à ses Visitandines, mais encore ce ne dût être qu'un instant puisqu'il les fonda cloîtrées, déclarant son rêve impossible. Même saint Vincent de Paul hésita longtemps avant de fonder, sans clôture, les Filles de la Charité.

La décision de cette jeune française de trente-trois ans, partant pour le Canada avec le dessein d'y fonder une communauté de filles missionnaires, pouvait paraître téméraire.

Ce projet devait même être une cause d'alarme comme tout ce qui a quelque apparence de nouveauté dans l'Eglise.

Rien d'étonnant alors à ce que dans la suite un saint évêque veuille à tout prix fondre cet Institut naissant dans un ordre déjà approuvé.

Le Seigneur permettait d'ailleurs ces tentatives réitérées, ces oppositions qui devenaient pénibles comme de petites persécutions. Il voulait procurer à Marguerite Bourgeoys l'occasion de faire connaître les motifs inspirés d'En-haut qui la poussaient à agir. Elle avait cette sagesse surnaturelle qui lui faisait non seulement toucher du doigt les nécessités de son temps, mais encore deviner celles de l'avenir.

Les ordres religieux ont surgi les uns après les autres avec les besoins de la sainte Eglise, pour combattre les erreurs qui l'affligeaient, guérir les maux dont elle souffrait ou expier les crimes qui la désolaient.

Chaque fondateur, à part la sanctification personnelle de ses sujets, a eu en vue un but particulier.

Les règles diffèrent donc et sont adaptées plus spécialement à tel pays, tel milieu, telle époque. Mais le collège apostolique lui, a été fondé par le Christ pour tous les lieux, pour tous les temps. Sa règle, saint Paul la résume en deux mots: « Se faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. »

Marguerite Bourgeoys, qui se sent au cœur une flamme de charité universelle, un zèle qui ignore toutes les frontières, veut fonder sa communauté sur ce

modèle. Certes elle observe les distances, compare le collègue des apôtres à une étoile du firmament et sa Congrégation à un brin de neige tombant en forme d'étoile, mais elle n'en tient pas moins à vouloir imiter les apôtres et surtout la Reine des apôtres en tout.

Marguerite Bourgeoys a une réponse à toutes les objections qu'on lui présente.

L'état qu'elle a embrassé est l'état même de la sainte Vierge, dit-elle. « Car après la résurrection de Notre-Seigneur, elle a contribué par ses soins à établir l'Eglise et à la fortifier. Elle a *instruit* les premiers chrétiens en tout ce qu'elle a trouvé d'occasions de faire *connaître* et *aimer* Notre-Seigneur, n'ayant jamais refusé de se trouver là où la *charité* ou la *nécessité* réclamaient son secours. Quand quelqu'un se *détournait* du bon chemin, elle faisait tout par ses prières et ses exhortations pour le remettre dans la bonne voie. »

Le champ d'action est vaste, mais la confiance de Marguerite Bourgeoys lui est proportionnée.

On lui parle de règles et de constitutions consacrées par l'autorité des saints fondateurs d'ordre et elle répond :

« La règle de la charité est celle que la sainte Vierge a prescrite à tous ceux qui ont eu l'honneur d'être à sa suite. Les premiers chrétiens n'en avaient pas d'autres. L'amour de Dieu et du prochain renferme toute la loi. Nos constitutions, continue-t-elle, sont : Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, étant descendu du ciel, s'est fait homme pour faire connaître au genre humain,

par exemples et par paroles, jusqu'à mourir sur une croix, les moyens d'accomplir les commandements de Dieu. »

On revient à la charge au sujet de la clôture. Marguerite Bourgeoys a toujours la même réponse. « La sainte Vierge n'a point été cloîtrée. Elle a bien été retirée dans une solitude intérieure, mais elle ne s'est jamais exemptée d'aucun voyage où il y eût quelque bien à faire ou quelque œuvre de charité à exercer. » Elle est assez puissante pour défendre ses filles contre l'attaque des ennemis du salut et je la supplie de marquer au frontispice de cette communauté :

« *Sauve-garde de la Reine du ciel.* »

On s'inquiète surtout au sujet des missions qui mettent les sœurs en hasard de beaucoup souffrir et même d'être prises, tuées, brûlées par les sauvages.

Dans l'Évangile et dans les actes des apôtres, l'humble fondatrice trouve les passages qui expliquent sa conduite et des exemples qui l'appuient.

Elle étudie le texte sacré avec la simplicité d'un saint François d'Assise. C'est comme lui qu'elle entend la pauvreté apostolique, comme lui qu'elle se confie en la Providence, comme lui qu'elle est sûre de Dieu, au point de partir de France, en 1653, n'ayant « ni sou ni maille », mais seulement un petit paquet qu'elle peut porter sous le bras.

C'est ici que le contraste est le plus frappant entre elle et ses devancières, ici que se révèle le génie missionnaire de Marguerite Bourgeoys.

Aux trois autres communautés, (Ursulines, Hôtel-Dieu de Québec et de Montréal), on avait d'abord le souci d'assurer de puissantes et généreuses protections. De nobles dames engageaient leur fortune et se faisaient les pourvoyeuses attitrées des premiers monastères canadiens.

Notre Vénérable, au contraire, commence par distribuer aux pauvres le peu qu'elle possède. Ses premières compagnes n'ont pas le droit d'accepter plus que l'argent nécessaire pour la traversée. Plus tard un membre influent de la Compagnie de Montréal veut gratifier son Institut d'un revenu considérable. Elle refuse catégoriquement. Les apôtres n'avaient ni bourses, ni bâtons, ils instruisaient les peuples le jour et travaillaient la nuit pour n'être à charge à personne.

C'est à la lettre que Marguerite Bourgeoys entend les imiter. « Instruire gratuitement les enfants et travailler en outre pour subvenir à ses besoins. Se priver de tout, vivre pauvrement partout », voilà ce que doit faire une sœur de la Congrégation. L'ardente apôtre entend encore « qu'on donne le manteau à qui veut la robe, qu'on ne fasse pas plus de cas d'une fille de condition que d'une autre qui aurait plus de vertus, en un mot qu'on fasse toujours passer la sagesse divine avant la prudence humaine ».

Ce n'est pas que Marguerite Bourgeoys jugeât inutile de donner des règles particulières à son Institut. Au contraire, elle s'employa même à cette tâche jusqu'à la fin de ses jours.

Toutefois elle voulut ces règlements en rapport avec le but qu'elle se proposait : l'imitation de la vie de la sainte Vierge après l'Ascension. Elle y réussit et l'avenir a prouvé combien elle avait été inspirée par cette divine Mère en ceci comme en toutes ses entreprises.

Car si jamais apostolat fut fécond, riche en croix et en merveilles, ce fut bien le sien. Elle l'avait commencé à Troyes alors qu'elle n'avait encore que dix ans. Son attrait était de rassembler les enfants et de leur enseigner avec une onction remarquable à aimer et à servir Dieu à la façon des saints.

Pendant douze ans elle le poursuivit comme préfète de la Congrégation des Enfants de Marie, puis comme première supérieure d'un nouvel Institut fondé par M. Jendret, pieux ecclésiastique de Troyes.

Et quand une fois le Seigneur eut manifesté sa volonté, Marguerite Bourgeoys se considéra sans retard comme la messagère de Marie.

Elle n'attendit pas d'avoir touché la plage canadienne pour s'acquitter de son mandat. Ses compagnons de voyage sur les bateaux de la Loire furent les premiers sujets de son zèle. Il est à croire, que, comme Catherine de Sienne, la grande mystique dominicaine, elle osait faire les « commissions du bon Dieu » aussi bien à ses frères qu'à ses sœurs en Jésus-Christ.

Et n'a-t-on pas envie de penser que ses petits sermons devaient avoir un peu de la persuasive éloquence dominicaine?

En admirant le résultat de ses trois mois d'apostolat auprès des soldats de la recrue de M. de Maisonneuve, on l'admet sans peine. Ces hommes, dont pas un ne se sentait en état de paraître devant Dieu au début de la traversée, étaient doux comme des religieux à la fin. Selon la pittoresque expression de Mère Bourgeoys: «Ils étaient changés comme du linge qui revient de la lessive.» Aussi à Québec, malgré son légitime désir de prendre quelque peu de repos dans une maison religieuse, l'apôtre refuse néanmoins l'hospitalité des Ursulines et reste pour pourvoir aux besoins spirituels et temporels de ses protégés.

Marguerite débute ensuite à Montréal par un geste digne des plus intrépides missionnaires. A la tête d'un groupe d'ouvriers qu'elle aide, encourage et stimule, elle va replanter la croix au sommet du Mont-Royal.

C'est miracle qu'elle ait pu passer à travers les embuscades de l'Iroquois, c'est plus merveilleux, ce semble, qu'elle ait trouvé dans son âme de femme le courage d'affronter les périls de la forêt vierge dès les premières heures de son arrivée à Ville-Marie.

L'activité apostolique de Marguerite Bourgeoys ne se serait nullement accommodée d'attendre paisiblement l'heure propice de se mettre à l'œuvre.

Elle est venue pour enseigner aux enfants. Mais il n'y a pas d'enfants à Ville-Marie. Qu'importe elle exerce son zèle auprès des femmes mariées, des pauvres, des malades, des soldats, des sauvages, des futures mères de Montréal. Que dis-je elle trouve même le

moyen de faire du bien au gouverneur qui la consulte et ne fait rien sans son conseil.

Avec cela son zèle n'est pas stationnaire. A mesure que des établissements se forment, Marguerite Bourgeoys s'y transporte.

Les Trois-Rivières, Champlain, Lachine, Laprairie, La Pointe-aux-Trembles, la Pointe-Claire — toutes les côtes gardent l'empreinte de ses pas d'apôtre et les vieux murs de la Broquerie à Boucherville ont entendu sa voix dès les jours du Père Marquette.

Puis c'est Québec, l'Ile d'Olréans, Château-Richer et même les postes d'Acadie qui sont visités par l'in-fatigable messagère de la Vierge. Mgr de Saint-Vallier se loue dès lors des services rendus par les filles de la Congrégation qui l'ont précédé dans ses tournées épiscopales.

Tous ses voyages se font en « équipage de missionnaire ». A pied sans autres provisions qu'un peu de pain, sans autre ustensile qu'une petite tasse de cuir attachée à la ceinture.

Et quand il s'agira de fonder un poste et d'y laisser des sœurs, le plus humble réduit lui paraîtra toujours trop bon, trop commode. Une étable à Québec comme à Montréal, une cabane d'écorce à la Montagne, voilà qui fait les délices de cette amante de la pauvreté.

Entre ses courses Marguerite Bourgeoys songe pourtant à donner une forme stable à son Institut. Elle ouvre officiellement ses classes en 1657 dans un vieux colombier de la rue Saint-Paul. Et les bénédictions

du ciel en font un porte-bonheur pour Ville-Marie. Marguerite ne peut s'empêcher de le remarquer elle-même: « On avait été huit ans, dit-elle, sans pouvoir élever d'enfants à Montréal et la première qui est restée vivante a été élevée à la Congrégation. La première iroquoise qui a été baptisée y a aussi été élevée et y est morte. La première iroquoise qui a été reçue en communauté l'a été à la Congrégation où elle a porté l'habit douze ans. La première fille de Ville-Marie qui s'est donnée au service de Dieu a pris ce parti en entrant dans la Congrégation. La première école de filles sauvages a été ouverte par les sœurs de cette communauté. Enfin la première église qui a subsisté en ce pays est Notre-Dame-de-Bonsecours. »

Mais l'étable n'est qu'un foyer pour apporter le feu sur la terre canadienne et pour le répandre surtout. Marguerite ne compte donc pas son œuvre complète. Elle fonde la Congrégation externe et fait élever une chapelle à la sainte Vierge; ceci pour répondre aux besoins spirituels de la colonie.

Elle songe ensuite au temporel. En véritable apôtre elle s'est exercée à tous les métiers et y excelle, si on en croit la sœur Morin. « Ma sœur Bourgeois, écrit cette dernière dans les annales de l'Hôtel-Dieu, est une personne capable de *toutes choses*; les affaires temporelles et spirituelles réussissent toujours entre ses mains. — On aurait peine à trouver une fille comme celle-ci qui a tout le caractère de la femme forte de l'Évangile. »

Elle installe donc un ouvroir, une école ménagère, où les filles apprennent à gagner honnêtement leur vie en attendant de devenir des maîtresses de maison modèles. Marguerite convertit même son logement, en foyer, y reçoit les « filles du Roi » destinées à la colonie, afin que, protégées, elles se préparent chrétiennement à leur mariage. Qui dira l'influence de cette apostolique invention sur la famille canadienne?

Ce qu'elle fait pour les françaises elle le répète pour les filles sauvages. A la Montagne on leur apprend à lire, à écrire en même temps qu'à coudre, tailler, tricoter, raccommoder et cuisiner « à la française ». Que dis-je? C'est là que se pose la première pierre des écoles normales canadiennes. En effet dans les tours du Fort des Messieurs, Marguerite Bourgeoys veut qu'on forme non seulement des élèves mais encore des maîtresses d'école. Et notons que déjà ces écoles sont bilingues. On enseigne une langue étrangère aux huronnes et aux iroquoises, tout en les rendant savantes en leur *propre langue*.

L'apôtre infatigable voudrait être partout à la fois, remédier à tous les maux de la colonie naissante. Elle fait trois voyages en France et s'adjoint des compagnes. Mais le nombre des colons va croissant, ils se dispersent au loin. Il faut plus de secours.

Alors elle enrôle les plus grandes élèves, les exerce à l'apostolat. On les verra bientôt partageant les bienfaits de leur éducation religieuse avec leurs sœurs même plus âgées. Elles se font conférencières pendant que

les sœurs poursuivent l'œuvre des retraites fermées avec beaucoup de fruit et de mérite.

Fidèle à la devise de saint Paul, Marguerite se donne indifféremment à toute tâche qu'elle juge utile aux âmes. Elle embrasse plus volontiers encore celles que l'obéissance lui impose. . . C'est là tout le secret de son prodigieux voyage de Montréal à Québec au printemps de 1689. Elle a 69 ans et elle se rend à pied, à travers glaces et fondrières, se traînant parfois sur les genoux, auprès de Mgr de Saint-Vallier qui l'a appelée.

L'Evêque lui confie alors le soin de fonder l'Hôpital général de Québec qui devait servir d'abri à tant de délaissés et de nécessiteux. Elle s'y emploie de tout son courage et ses sœurs en gardent la direction jusqu'en 1692. Il était écrit qu'elle inaugurerait au pays toutes les œuvres sociales. Il n'est pas jusqu'aux « ligues de la bonne mode » qui ne puissent la réclamer comme inspiratrice. En effet, c'est à Québec, à la Congrégation, précisément le 12 juin 1686, veille de la Fête-Dieu, que les élèves des sœurs s'unissent aux pieds de la sainte Vierge et s'engagent à combattre le luxe et l'inconvenance des ajustements féminins.

Et cette ligue formée il y a 240 ans. . . elle eut plein succès. L'histoire nous dit que le lendemain, à la procession générale du Saint Sacrement, les jeunes filles parurent toutes vêtues de la façon la plus simple, la plus modeste et elles restèrent fidèles à leurs engagements.

Mais il faut se borner, on ne peut d'ailleurs qu'effleurer ici l'œuvre de cette vaillante. Qu'il soit seulement permis d'ajouter ce que le Saint-Pape Pie X dit de Marguerite Bourgeoys en promulguant le décret d'héroïcité des vertus le 19 juin 1910.

« Elle a mérité par son courage invincible, par ses voyages et les travaux qu'elle entreprit, de retracer en une image vivante, la vie et les mœurs du grand apôtre Paul. »

Et la source de ce prodigieux apostolat? C'est la vie intérieure intense, la vie d'oraison et de sacrifice de la vénérable Mère. C'est encore l'admirable direction reçue de Saint-Sulpice.

Tout comme le développement de la Congrégation de Notre-Dame qui compte aujourd'hui 179 établissements, 2,417 sœurs répandues en 20 diocèses du Canada et des Etats-Unis, qui donne l'instruction à 50,900 élèves, est sûrement dû à l'intercession de Marguerite Bourgeoys et à son crédit auprès de Dieu. Car cette missionnaire est morte en odeur de sainteté. On semble apercevoir déjà les premiers rayonnements de son auréole de bienheureuse. En tout cas, elle multiplie les faveurs et les guérisons sur cette terre canadienne qu'elle n'a pu cesser d'aimer, puisqu'elle s'y est dépensée avec tant de zèle et d'abnégation.

Enfin Marguerite Bourgeoys a été apôtre jusqu'à la dernière heure et elle est morte comme l'apôtre accomplissant à la lettre le mot de saint Paul: « Après avoir tout donné elle s'est donnée encore elle-même. »

C'est dans un acte de charité héroïque: après avoir offert sa vie pour la guérison d'une de ses sœurs et avoir été exaucée de Dieu qu'elle s'est éteinte comblée de mérites et d'années, (elle avait 80 ans), le 12 janvier de l'an 1700.

Peut-être serait-on tenté de croire que ce premier foyer de vie missionnaire a laissé ralentir son ancienne ardeur? Peut-être regrette-t-on de ne pas sentir sa chaleur en Chine ou en Afrique?

Le bon Dieu ne lui aurait-il pas plutôt confié une autre tâche?

Le vieux foyer intensifie son feu pour rayonner plus efficacement encore. En attendant qu'il fonde des missions nouvelles en pays éloignés, comptez les communautés de missionnaires qui ont pour fondatrices des enfants de la Congrégation de Notre-Dame. Elles sont déjà nombreuses et glorieuses. Ne citons que les sœurs de la Providence de Montréal et celles du Chili, ¹ les sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, les sœurs de la Sainte-Famille, les sœurs de Sainte-Anne, les sœurs de l'Immaculée-Conception, les sœurs de Notre-Dame-des-Anges, les sœurs de Notre-Dame-du-Bon-Conseil et j'allais dire les sœurs du Précieux-Sang qui perpétuent l'apostolat de la prière et de la souffrance sous tous les ciels déjà.

Quoiqu'il en soit la Congrégation de Notre-Dame

¹ La fondatrice, âgée de 93 ans, écrivait en 1925, pour faire hommage de son oeuvre là-bas à ses anciennes maîtresses de la Congrégation de Notre-Dame à Sainte-Marie de la Beauce.

se réjouit en sœur et en Mère des succès évangéliques des vaillantes missionnaires canadiennes. Elle n'est ici aujourd'hui que pour leur offrir l'hommage de son admiration et leur assurer la perpétuelle coopération de son dévouement et de sa prière.

Ce dévouement, il se traduit surtout par le maintien de l'Oeuvre des Tabernacles fondé par les soins de la célèbre recluse de la Congrégation, sœur Jeanne Leber.

Les 2,000 membres de cette société, sous la direction spirituelle de Saint-Sulpice, aident par de généreuses aumônes et un travail incessant les églises pauvres de nos missions au pays et à l'étranger.

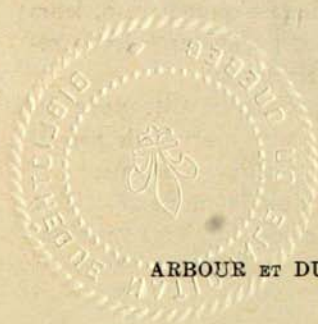
La Congrégation donne aussi ses pieux suffrages. Depuis quelques années, elle a même formé, avec la bienveillante permission de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque coadjuteur de Montréal, une véritable « Union de Prières pour le Clergé Missionnaire ». La nouvelle Association compte au-delà de 45,000 agréés, recrutés parmi les élèves de la Congrégation, leurs parents, les diverses communautés religieuses, les membres du Clergé et même de l'Episcopat.

Chaque jour une prière spéciale est dite pour les missionnaires, chaque semaine une journée de prières et de bonnes œuvres est offerte à leurs intentions et chaque premier vendredi du mois la messe se célèbre pour les associés et le recrutement du clergé missionnaire.

C'est ainsi que les apôtres qui ont été héroïquement à l'épreuve dès la première heure restent toujours à l'œuvre.

Le peuple canadien honore d'un culte filial ses quatre « Vénérables ». Puisse-t-il obtenir par ses prières que l'Eglise les mette bientôt au nombre des « Bienheureuses »!

Conférence donnée à Joliette, pendant la semaine
missionnaire de 1928.



ARBOUR ET DUPONT Ltée, Montréal



BNQ



000 372 071